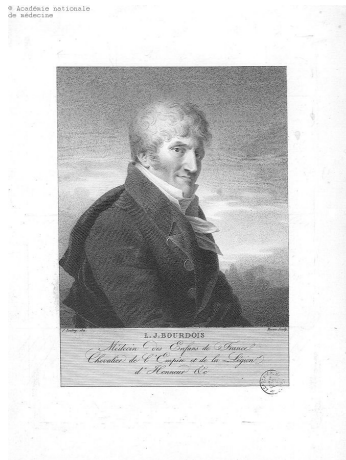


Edme Joachim Bourdois de La Motte (1754-1835), premier médecin du roi de Rome et ami de Bonaparte

par
Xavier Riaud*, FINS



Edme Joachim Bourdois de La Motte (© Académie nationale de médecine)

Edme-Joachim Bourdois de La Motte est né le 14 septembre 1754, à [Joigny, dans l'Yonne](#). Son père était médecin et membre correspondant de la Société royale. [Vicq-d'Azyr](#), fondateur de l'anatomie comparée et médecin de Marie-Antoinette, lui a rendu un hommage public.

Ayant achevé ses études au Collège d'Auxerre, Bourdois, une fois obtenue sa maîtrise des arts, vient faire ses études de médecine à Paris. Au cours de celles-ci, il partage avec Jean-Nicolas [Corvisart](#), l'étroite mansarde où ils sont logés. Les deux hommes deviennent amis (Coquillard, 2009).

Le 11 février 1777, Bourdois soutient sa première thèse et le 6 mars suivant, la seconde, la « cardinale », sur une question d'hygiène. Il prouve que rester trop longtemps au contact de la chaleur au cours de la période hivernale est nocif. Il soutient ensuite les deux dernières sur des sujets de pratique médicale pure. En 1778, à l'âge de 24 ans, il est docteur en médecine (Bibet, sans date).

Il entame, malgré des accès répétés d'[hémoptysie](#), une carrière de [médecin](#) à l'hôpital de la Charité et de médecin des pauvres à la [paroisse de Saint-Sulpice](#) et à celle du Gros Caillou (<http://fr.wikipedia.org>, 2010).

En 1779, il devient médecin du [comte](#) de Provence, le futur Louis XVIII, et est rapidement nommé médecin du [palais du Luxembourg](#), et du château de Brunoy, ainsi qu'[intendant](#) du cabinet de [physique](#) et d'[histoire naturelle](#), poste créé spécialement à son intention. Il est nommé docteur régent de la faculté de médecine. Il a ses appartements au palais du Luxembourg. En 1788, il est fait premier médecin de Madame Victoire (Sans auteur, 2010).

En 1793, Edme, déclaré suspect, est arrêté, puis mis en prison. Grâce aux démarches incessantes de sa femme et à l'intervention d'Antoine Dubois, chirurgien membre du conseil des armées et professeur à l'école de médecine, il retrouve la liberté. Après la chute de Robespierre, Bourdois monte en grade. Il est informé par Dubois qu'une expédition française se prépare pour reconquérir la Corse, avec René Desgenettes à la tête des services médicaux. Le poste de médecin en chef de l'[armée des Alpes](#) est donc vacant. Bourdois le récupère le 7 septembre 1794 et s'occupe plus particulièrement de son aile droite (Sans auteur, 2010).

Dépité, Bourdois est confronté à une réalité catastrophique : « *Le petit nombre de nos anciens établissements dans cette division, la grande quantité de malades qui y ont afflué en même temps, l'impossibilité absolue d'évacuer par terre, à cause des mauvais chemins, et par mer, faute de bâtiments, ont produit un engorgement considérable dont les suites eussent été nécessairement funestes si l'on ne se fut hâté d'en prévenir les effets. Depuis le 1^{er} vendémiaire jusqu'au 1^{er} ventôse, il est entré dans les hospices de l'armée 54 000 malades, et 5 300 y sont morts. De ce calcul, il résulte que, depuis quatre mois, le tiers de l'armée a été disséminée dans les hôpitaux, et que la mortalité pourra être évaluée au dixième des malades* (Coquillard, 2009). » Devant affronté une épidémie de typhus, Edme Joachim prend des mesures d'urgence. Il fait transporter les malades dans des tentes

dressées en plein air. Il fait nettoyer, laver, ventiler les locaux des casernes et former une équipe d'ambulanciers. Il se distingue par une abnégation infatigable. Il met en place des hôpitaux espacés de trois lieues et réquisitionne les couvents et hôpitaux où les malades atteints de la maladie sont soignés nuit et jour. Un mois après, l'épidémie était enrayée. Le moral des hommes était revenu au beau fixe.

A son tour malade, Bourdois, dès son retour à Paris, est menacé d'arrestation par le [Directoire](#). Il est sauvé de justesse par [Talleyrand](#) (Fabre, 2010 & <http://fr.wikipedia.org>, 2010).

A cette époque, il est présenté au général Bonaparte. Les deux hommes deviennent de grands amis. Lors de leurs promenades dans la campagne, Bonaparte emmenait régulièrement le médecin dans un certain vallon. Un jour, interloqué, le médecin lui demande pourquoi toujours le même endroit. Le général se serait arrêté près d'un torrent pour confier à Bourdois : « *C'est ici que [César](#) a franchi le [Rubicon](#) !* »

Le 13 octobre 1795, Bourdois est licencié après avoir donné sa démission pour raison de santé de son poste de médecin en chef de l'armée des côtes de Cherbourg. Le 26 octobre 1795, Bonaparte lui demande de prendre la fonction de médecin en chef de l'armée d'Intérieur. Les rapports entre les deux hommes sont à leur apogée. Il cesse ses fonctions de médecin en chef de la 17^{ème} division militaire de Paris, le 5 décembre 1796. Au lendemain du 13 vendémiaire, Bonaparte, inquiet, fait quérir des nouvelles du médecin. Les relations entre les deux amis se dégradent lorsque Bourdois décline l'invitation d'accompagner Bonaparte dans son expédition en Italie. Le général, se retournant vers Bourdois, lui aurait dit brusquement : « *Vous êtes des nôtres, j'espère !* » Voyant que son ami, pris de court, hésitait, Bonaparte, extrêmement susceptible, rétorque simplement : « *N'en parlons plus !* », mais les liens entre les deux hommes sont désormais distendus. Bourdois ne voulait pas quitter Paris, sa profession et surtout, sa femme souffrante à qui il devait tout. De retour d'Italie, puis d'Egypte, le général n'a plus voulu revoir le médecin pendant près de quinze années (Coquillard, 2009 ; <http://fr.wikipedia.org>, 2010).

En 1805, le préfet de la Seine, Frochot, le nomme au rang de médecin en chef des épidémies pour le département de la Seine. Sa mission était d'enrayer les épidémies qui faisaient des ravages dans la capitale et dans ses alentours.

En 1806, Bourdois, sur ordre du gouvernement, prend en charge une épidémie qui vient de se déclarer à Lay, près de Sceaux. Il constate que la maladie déclarée est rencontrée principalement chez les ouvriers qui travaillent les métaux, chez les peintres, chez les ouvriers potiers qui exploitent la céruse et chez les femmes qui mettent du blanc, un cosmétique à base de céruse. Associé à des mesures de prévention élémentaires, Bourdois de la Mothe décide de recourir au traitement recommandé en pareilles circonstances, en Angleterre (Fabre, 2010).

Après avoir été inspecteur général de l'Université de France en 1809, il devient conseiller de l'Université en 1811. La même année, sur l'injonction de Corvisart qui l'a plébiscité, Napoléon lui confie la charge de premier médecin du roi de Rome (Sans date, 2010).

« *Sire, aurait dit Corvisart à l'Empereur, sacrifiez vos répugnances à l'intérêt de [votre fils](#) ; c'est à Bourdois qu'il faut confier une tête si précieuse !* » Au [palais des Tuileries](#), dans la même journée, le médecin s'entendait dire par l'Empereur : « *Vous êtes le médecin de mon fils ! Je ne puis vous donner une plus grande marque de confiance ; oubliez le passé comme je l'oublie moi-même !* »

Le 29 décembre 1811, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Le 27 février 1812, Bourdois est fait chevalier de l'Empire, puis [baron](#). Sa modestie naturelle se refuse à porter cette dernière distinction. Il devient médecin au collège des princes et médecin consultant de l'Empereur (Dossier de la L. H.).

Talleyrand s'était pris d'amitié pour lui, mais avait coutume de brocarder ses allures compassées : « *Il vient chez moi deux hommes sur le compte desquels on se trompe toujours, [Cobenzl](#) (un célèbre diplomate autrichien) qu'on prend pour mon médecin, et Bourdois, pour un ambassadeur !* »

Alors qu'il est dévoué au fils impérial et lui prodigue les soins les plus attentionnés, Corvisart l'humilie un jour en remettant en cause son travail et en contrôlant sa validité. Bourdois accuse le coup, mais digne, ne dit rien. Dix ans plus tard, Corvisart est mourant. Il fait mander Bourdois à son lit de chevet et lui présente des excuses que Bourdois accepte (Coquillard, 2009 ; <http://fr.wikipedia.org>, 2010).

Lorsque l'Empire s'effondre, Bourdois suit l'impératrice Marie-Louise et son fils jusqu'à Blois. Il ne se résout pas à quitter son pays. Sous la Restauration, il revient à Paris et poursuit son exercice libéral. Il bénéficie d'une patientèle huppée. Il devient aussi médecin du [département des Affaires étrangères](#) en

charge de la marine et des colonies. [Louis XVIII](#) le fait nommer son premier médecin. Par la suite, [Charles X](#) en fait tout autant (Coquillard, 2009 ; sans auteur, 2010 & <http://fr.wikipedia.org>, 2010).

Pourquoi cette longévité ? Pourquoi une telle présence dans la médecine royale ? Il s'en explique par ces mots simples : « *Je suis loin de revendiquer le premier rang dans cet art honorable de la médecine, mais j'ai la prétention de l'exercer avec cette pureté d'intention, cet amour de l'humanité, j'oserai dire plus, ce désintéressement qui seuls peuvent rendre utiles aux hommes les lumières parfois étonnantes que l'on rencontre dans quelques médecins. Mon objet est d'être utile, mon devoir est de soulager les malheureux, ma gloire et ma récompense seront dans l'estime des gens de bien* » (Coquillard, 2009). »

Bourdois avait toujours manifesté le plus grand intérêt pour les essais de vaccination contre la variole. Il se fait admettre à une société nouvellement créée, la *Société pour l'extinction de la petite vérole*, et devient président du comité central de vaccine. Il réussit même à obtenir de son ami Talleyrand, devenu ambassadeur à Londres, quelques échantillons du vaccin dont la France manquait cruellement. Fort de ses différents travaux, Bourdois est admis dans toutes les grandes sociétés scientifiques de son temps. En 1806, il est associé ordinaire résidant de la Société de médecine de Paris puis président d'honneur de la Société de médecine, adressant à ce titre au Premier Consul « *les vœux et le respect des médecins de Paris dans un discours qu'il a daigné écouter avec indulgence et bonté* ».

Il est admis l'un des premiers, à l'[Académie royale de médecine](#) qui a été créée en 1820. Il en a été le président en 1822, 1823 et 1829, et est mort le 7 décembre 1835. Il avait 82 ans (Coquillard, 2009 ; Fabre, 2010 & <http://fr.wikipedia.org>, 2010).

Son dernier travail a été pour l'Académie de médecine où il réalise en 1835, un rapport sur Corvisart et ses titres. Son hommage chargé d'amitié, d'émotions et d'anecdotes croustillantes, lui l'intime du médecin impérial, a été retentissant et a connu un véritable succès d'estime dans le monde médical.

A sa mort, l'Académie de médecine a suspendu ses travaux (<http://fr.wikipedia.org>, 2010).

Publications (<http://fr.wikipedia.org>, 2010):

Edme Joachim Bourdois de la Motte, *An diù focis ardentibus assidere, malum ?*, 1777, 4 p.

Edme Joachim Bourdois de la Motte, *An color sanguinis à vi vitæ ?*, 1777, 8 p.

Louis Charles Henri Macquart & Edme Joachim Bourdois de la Motte, *Quaestio medico-chirurgica : An in omni tumore ut plurimum sit tentanda resolutio ?*, Typis Quillau, 1778, 4 p.

Jean-Jacques Delaporte & Edme Joachim Bourdois de la Motte, *Quaestio medico-chirurgica : An variolis balnea tepida ?*, Typis Quillau, 1778, 8 p.

Edme Joachim Bourdois de la Motte, *An in omni tumore ut plurimum sit tentanda resolutio ?*, 1778, 4 p.

Eugène Clément Hellis, Edme Joachim Bourdois de la Motte, Jean Alexandre Le Jumeau de Kergaradec & François-Joseph Double, *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Rouen : précédée du rapport fait à l'Académie royale de médecine par Bourdois, Kergaradec et Double*, Gabon, 1826, 270 p.

Edme Joachim Bourdois de la Motte, *Rapport sur les expériences magnétiques : faites par la Commission de l'Académie royale de médecine, lu dans les séances des 21 et 28 juin 1831*, 80 p.

- Nombreux rapports sur les épidémies, une grande quantité de consultations médicales et d'ouvertures cadavériques des plus grands personnages de l'époque.

- Traduction d'un mémoire espagnol sur la racine de ratanhia, végétal employé contre certaines hémorragies passives, *Journal de Médecine* de Corvisart, vol. XV, 1806.

- Biographies de Galien, de Paracelse, de Lapeyronie, de Winslow et de Quesnay.

Références bibliographiques :

Académie nationale de médecine, communication personnelle, 2010.

Bibet Jean-Pierre, Archives nationales, Paris, sans date.

Coquillard Isabelle, « Personnalité des deux Empires : La longévité médicale du Docteur Edme Joachim Bourdois de la Motte », in *Napoleonica*, 2009/3, n°6, pp. 146-170.

Dossier de la Légion d'honneur cote L0324087

Fabre André, *De grands médecins méconnus...*, L'Harmattan (éd.), Collection Médecine à travers les siècles, Paris, 2010 (à paraître).

<http://fr.wikipedia.org>, *Edme Joachim Bourdois de La Motte*, 2010, pp. 1-9.

Sans auteur, « Bourdois de La Motte, Edme Joachim », in *Les amis du Souvenir napoléonien*, <http://lesapn.forumactif.fr>, 2010, pp. 1-2.

(*) Docteur en Chirurgie Dentaire, Docteur en Epistémologie, Histoire des Sciences et des Techniques, Lauréat et membre associé national de l'Académie nationale de chirurgie dentaire.